Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 30 (1885)
Heft: 5

Nachruf: Le général Gordon
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'augmentation et l'amélioration, lentes à la vérité mais réelles et promettant pour l'avenir.

On sait aujourd'hui que l'amélioration de l'espèce chevaline en France ne peut pas s'obtenir au moyen du pur-sang anglais seul, mais qu'il faut, pour les races du midi, l'introduction du pur-sang arabe et pour certaines races que l'on veut conserver pures, on doit recourir à la sélection.

Cette digression faite nous venons maintenant au recrutement actuel des chevaux de guerre.

Nous l'avons déjà dit, jusqu'au règne de Louis XIII la haute noblesse avait des haras nombreux, et la France était riche en chevaux de toutes espèces : les seigneurs se remontaient eux et leurs compagnies dans leurs propres domaines. Mais quand les grandes existences féodales, si favorables à l'élève du cheval de guerre, furent détruites, du jour où les compagnies d'ordonnances remplacèrent la gendarmerie feudataire, ce fut une nécessité pour le pouvoir royal de remonter lui-même sa cavalerie ; alors les corps de troupes à cheval étaient remontés au moyen de fournitures générales par des marchands qui tiraient presque tous les chevaux de l'étranger.

Sous Louis XIV tous les chevaux de l'armée française arrivaient d'Allemagne.

(A suivre.)

Le général Gordon.

Tous les journaux de Londres viennent de publier sous forme d'annonce, selon l'usage anglais, la lettre de décès du « major général Charles-Georges Gordon, compagnon du Bain, domicilié 5, Rockstone-place, Southampton, tué à Khartoum (Haute Egypte), le 26 janvier dernier. »

Cette publication tardive semble indiquer que jusqu'à ce jour la famille du héros avait encore conservé une lueur d'espoir. Son testament a été enregistré récemment à Somerset-House, par les soins d'un de ses quatre frères, sir Henry-William Gordon. Il laisse l'usufruit de sa modeste fortune, cinquante-sept mille francs environ, à sa sœur non mariée, miss Mary Gordon, et la nue propriété à ses nièces et neveux.

L'héroïque soldat dont la balle ou la sagaie d'un nègre a ainsi terminé l'existence quasi-romantique, était né à Woolwich le 23

janvier 1833. En 1852 il entra dans la carrière militaire avec le grade de sous-lieutenant du génie.

Deux années plus tard il fut promu au grade de premier lieutenant et, au milieu de janvier 1855, il arriva à Balaclava avec le corps expéditionnaire franco-anglais en Crimée.

Gordon resta en Crimée jusqu'au milieu d'avril 1856, prit une part active à l'assaut de Sébastopol où il fut blessé dans les tranchées. A la fin de la campagne il fut décoré par le gouvernement français de la croix de la légion d'honneur. Après la conclusion de la paix, Gordon fut nommé commissaire anglais pour procéder à la délimitation des nouvelles frontières russo-turques d'abord en Bessarabie et plus tard en Asie-Mineure.

Quelques années après, Gordon prit part à l'expédition anglo-française en Chine, toujours dans la qualité d'officier du génie; mais plus tard, lorsque les troupes des puissances alliées, ayant accompli leur mission, furent rentrées dans leur patrie, la grande révolte des Taï-pings, qui ébranla le Céleste-Empire, donna à Gordon l'occasion de jouer un grand rôle dans ce pays, ce qui lui valut le surnom de Chinese Gordon (Gordon le Chinois).

Les rebelles avaient déjà pris et saccagé Nankin, Hangchon et Soochou quand Gordon fut investi du commandement en chef des troupes chinoises chargées de réprimer la rébellion et concentrées dans le voisinage de Shang-haï. Gordon, après s'être rendu compte de la situation, comprit que la clef de la position des rebelles était la ville de Shang-haï et qu'il fallait à tout prix les déloger de cette place, au lieu de défendre l'accès de Shang-haï.

Conformément à ce plan, il se dirigea, à la tête d'un corps de cinq mille hommes sur Tai-Tsien, prit d'assaut cette ville défendue par 10,000 rebelles, s'empara ensuite de Quintang, où il fut légèrement blessé, chassa les rebelles devant lui jusqu'à la ville de Soochou, qui finit par capituler; finalement, avec ses 5000 hommes, remporta sa dernière victoire en Chine, en s'emparant de la place de Chan-Chufu, qui contenait une garnison de 20,000 hommes.

La révolte réprimée, Gordon montra un grand désintéressement en refusant d'accepter aucune récompense du gouvernement chinois.

Rentré en 1863 au service du gouvernement anglais, il dirigea pendant quelque temps les travaux de défense de la Tamise à

Gravesend et plus tard il remplit les fonctions de vice-consul britannique dans le delta du Danube.

Il entreprit ensuite une expédition en Afrique pour le compte du Khédive qui le nomma en 1874, gouverneur général du Soudan et, en 1878, gouverneur de toute l'Afrique équatoriale.

On a de lui de fort intéressantes lettres, écrites à sa sœur, sur cette période fort pittoresque de sa brillante activité.

Durant son administration du Soudan, Gordon, abolit dans la plus grande partie de cette province, la traite des esclaves, régla les différends qui régnaient entre les nombreuses tribus du pays, réprima la révolte du Darfour, mit fin à la guerre avec l'Abyssinie et, par ses actes empreints d'une loyauté et d'une impartialité vraiment supérieures, réussit à gagner parmi les indigènes une grande popularité.

Cette popularité de Gordon, comme aussi la connaissance des lieux qu'il avait acquise durant les années de son séjour au Soudan, le désignèrent au choix du gouvernement anglais quand, vers la fin de l'année 1883, il fut décidé de pacifier le Soudan en retirant les garnisons qui occupaient divers points de la province.

Arrivé à Khartoum le 18 février 1884, le général Gordon n'abandonna plus cette ville jusqu'au jour de sa mort, et pendant onze mois il la défendit contre les attaques souvent réitérées des rebelles, qui l'assiégeaient depuis le milieu de mars de l'année passée.

Complétons ces notes biographiques par quelques extraits des lettres à sa sœur écrites du Soudan par l'illustre martyr en 1877. Comme on le verra, ces extraits ne manquent d'ailleurs pas d'intérêt d'actualité.

Merovi ou Méroë, 1er novembre 1877. — Arrivés ici ce matin sur nos chameaux, et partis 3 heures après par eau pour Dongola ; les Dongolavis qui habitent ces régions n'avaient pas vu un gouverneur depuis des siècles et ils avaient les mains pleines de plaintes. J'ai fait ce que j'ai pu pour les satisfaire.

J'ai eu le tort de ne pas porter, pendant notre marche à dos de chameau, un bandage autour de la poitrine : mon cœur ou mes poumons se sont déplacés et j'éprouve dans la poitrine la même sensation qu'on a avec un torticolis. En montant un chameau on devrait porter une ceinture autour de la taille, et une autre sous les aisselles, sans quoi toute la machine interne se détraque. Je dis sincèrement que, quoique j'aime mieux être ici que partout ailleurs, j'aimerais

mieux être mort que mener cette vie. J'ai averti mon secrétaire, à sa grande horreur, de m'enterrer quand je mourrai, et d'obliger les Arabes à jeter chacun une pierre sur ma tombe de façon que j'aie un beau monument.

Le 10 novembre, le colonel Gordon suspendit son voyage vers le Nord, en apprenant que Sennaar et Tazalie étaient menacés par Ras Arya (un des généraux du roi Johannès) et par une invasion d'Abyssins. Il retourna immédiatement vers Khartoum où il arriva le 22 novembre pour apprendre que ces nouvelles étaient fausses. Le 26 il partit pour Massouah par la route d'Abou-Haraz, Katarif et Kassala.

Kassala, 6 décembre. — Arrivé ici ce matin. J'ai reçu et rendu la visite de Chérif Seid Haçin, l'homme de Dieu dans ces pays (vous savez que je l'ai déjà rencontré et qu'il m'avait chassé du divan d'honneur). Cette fois je lui ai donné le divan... J'ai mis adroitement sous son coussin en le quittant une enveloppe contenant un billet de 20 livres (500 fr.) et j'ai laissé mon secrétaire avec lui afin que s'il avait besoin de quelque chose et se sentait un trop grand personnage pour me le confier, il le lui confiât. J'avais prévenu mon commis que l'homme de Dieu se dépêcherait de regarder l'enveloppe quand je serais parti, il n'y manqua pas et fut extrêmement satisfait de son contenu. Son second m'arrêta comme s'il voulait quelque chose ; et en effet il voulait que je devinsse musulman ! Je pense que les prophètes Elie et Elisée devaient être exactement comme cet homme (une sorte supérieure de derviche), sauf que celui-ci est habillé de soies splendides.

Avant-hier j'ai rencontré une caravanne allant à Galabat. Les hommes se précipitèrent sur moi immédiatement et l'un d'eux embrassa les pieds de mon chameau. On ne leur avait pas payé quelque 30 livres qui leur étaient dues pour les chameaux que nous montions. Je leur ordonnai de me suivre et je demandai au gouverneur pourquoi il ne les avait pas payés. Il n'avait pas d'argent. Je lui donnai 200 livres, ce qui n'empêcha pas que le lendemain les hommes me tombèrent de nouveau sur les épaules. Ils réclamaient 45 dollars qu'on ne leur avait pas payés. Je les leur donnai de ma bourse, ce qui fit si grande honte au Mudir auquel j'avais remis les 200 livres qu'il me rendit les 45 dollars. Ce genre de manifestation me donne beaucoup d'influence auprès des peuples ; car tout ce qu'on fait se sait et leur seul regret est que je sois chrétien. Ce qui n'empêche pas qu'ils me mépriseraient si j'abandonnais ma religion pour me faire musulman.

Le 11 décembre le colonel Gordon apprit qu'un cheikh qui ne reconnaissait ni Johannès ni le gouvernement égyptien avait fait une razzia sur le territoire égyptien. « Il est maintenant, écrit le colonel, sur la route que je devais prendre pour aller à Senheit. J'ai envoyé l'ordre à Oualad-el-Michaël de l'attaquer et je vais quitter la grande route. »

Senheit ou Keren, 15 décembre. — J'irai demain voir Oualad-el-Michaël à son camp, à six heures d'ici.

Camp de Oualad-el-Michaël, à Hellat, 16 décembre. — J'ai résolu, après bien des pourparlers avec les gens de Senheit, de me mettre entre les mains de Dieu et de venir ici. La route dans les montagnes est tout simplement terrible. Nous avons eu des difficultés inouïes. Le camp de Oualad-el-Michaël et de ses brigands est un immense plateau sur une gigantesque montagne. Il a plus de 7000 hommes ici tous armés de fusils. Ils étaient rangés en bataille pour me recevoir et son fils est venu à ma rencontre sur la route. Michaël était ou se prétendait malade ; une troupe de prêtres portant des images sacrées vint au devant de moi et je fus introduit par un jeune homme portant le titre de général en chef. Michaël me reçut sur sa couche prétendant avoir mal au genou : mais on me dit que c'est une plaisanterie. On me conduisit dans ma hutte et je dois dire que je pensai m'être jeté dans la gueule du lion. Il nous avait empilés dans un tout petit espace, entouré d'une palissade de 10 pieds de haut. Je fus vexé et en colère, car je voyais les figures de mes soldats (10 en tout) s'allonger sensiblement, et nous n'étions pas dans la position la plus agréable. J'appelai donc l'interprète et je lui dis que, si Michaël avait l'intention de me retenir prisonnier, il pouvait le faire ; mais qu'il en souffrirait plus tard. J'ai manqué de foi dans ce moment, je l'avoue. Cependant l'interprète et le fils de Michaël se sont répandus en une telle profusion de protestations que je suis persuadé qu'au moins jusqu'ici je ne suis pas prisonnier. Je me suis excusé de ce que je leur avais dit en leur expliquant que, si les gens de Senheit apprenaient que j'étais enfermé de la sorte, ils ne manqueraient pas de me croire emprisonné et de télégraphier immédiatement au khédive.

Je n'ai pas encore parlé d'affaires avec Michaël ; c'est pour demain. J'ai été passer ses hommes en revue, ce qui a paru leur faire plaisir quoique comme les soldats du fils de Zebehr, plusieurs aient fixé sur moi un œil de basilic.

Senheit ou Keren, 20 décembre. — Combien je hais tous ces

Abyssins, Oualad-el-Michaël, etc. Je ne leur trouve pas la moindre qualité. Leur christianisme n'est qu'une affaire de forme, et ils ne me paraissent guère plus civilisés que les tribus équatoriales. Je ne m'occuperais pas davantage de Johannès si ce n'était à cause des gouvernements européens. Mes Bédouins Arabes du Darfour et des régions voisines sont de beaux hommes de haute mine et de vrais gentlemen. Quelques-uns des plus jeunes ont un port et une allure que je leur envie. Je n'ai jamais été, pour ma part, digne ou majestueux, et cela me serait impossible, mais ces jeunes Ismaëls le sont jusqu'au bout des ongles. Ils ne se vautrent pas sur les meubles, ils ne crachent pas partout, et ils ne répandent pas l'odeur de ces Abyssins, quoiqu'ils ne se lavent pas plus les uns que les autres, d'ailleurs.

Massouah, 26 décembre. — Je voudrais bien persuader Johannès d'accorder leur pardon aux hommes de Oualed-el-Michaël, de façon que si j'ai à les attaquer, je puisse leur donner une chance de s'échapper. Si je les attaquais maintenant, avec l'Abyssinie fermée pour eux, ils se battraient en désespérés.

Le colonel Gordon ne peut obtenir de Johannès une réponse décisive, et retourne à Khartoum par la route de Souakim et Berber.

Dans une lettre postérieure Gordon donne les détails ci-après sur le chemin de fer du Nil, dont la construction a été reprise ce printemps :

Ismaïl, l'ex-khédive, était absolument persuadé que pour maintenir son autorité dans le Soudan, il fallait qu'il rendît plus faciles les communications entre ce pays et l'Egypte proprement dite. Malheureusement dans son désir de diriger le commerce du Soudan le long du Nil sur l'Egypte, il fut conduit à abandonner son issue naturelle par la route de Berber à Souakim, à travers le désert de 280 milles, et il résolut de construire un chemin de fer le long du Nil, au-delà des cataractes de Ouadi-Halfa à Hanneck sur une longueur de 180 milles.

Les contrats furent signés et quelque 450,000 livres furent dépensées en travaux préparatoires ; mais des difficultés financières ne tardèrent pas à s'élever et les opérations s'arrêtèrent en 1877 à 50 ou 60 kilomètres de Ouadi-Halfa.

Il était évident que la construction ne pouvait continuer sur cette vaste échelle. Je me mis à étudier la question. La ligne de Ouadi-Halfa était établie sur une longueur d'environ 50 milles ; il restait donc 130 milles à construire avant que cette barrière du désert pût

être franchie. Les études du colonel Mason, celles de M. Gooding et les miennes me démontraient que sur cette longueur de 130 milles la rivière n'était pas uniformément et partout encombrée de rochers. Il y avait pour ainsi dire de longues nappes d'eau naviguables entre des bancs de rochers ; une de ces nappes avait 40 milles de long. Je savais que des steamers construits en Angleterre avaient pu pendant l'inondation être hissés par-dessus ces récifs et qu'ils avaient ainsi été transportés à Khartoum d'où ils avaient fait le service du fleuve jusqu'à Gondokoro. Mon idée fut d'avoir de petits steamers pendant la crue du Nil, de les placer sur les espaces navigables de longueur raisonnable et de les faire voyager d'un récif à l'autre. Je proposai de n'avoir qu'un seul équipage et de le transporter de relai en relai de steamers pour éviter la dépense. Aux points où le récif serait assez long j'avais l'intention de recourir à un système de tramways pour passer d'une place d'abordage à l'autre sur l'eau libre. De cette façon en me servant de la route d'eau là où elle était ouverte et de tramways quand elle était fermée par les rochers, j'arrivais à franchir les 130 milles. Je calculais que le prix de l'installation entière, steamers, tramways, etc., reviendrait à 7000 livres (1,750,000 fr.), alors que le chemin de fer si on le continuait devait coûter un million et demi sterling, soit près de trente huit millions de francs. Cependant les révoltes, difficultés de tout genre et mille autres choses empêchaient que ce projet fût mis à exécution, et les commissaires du contrôle anglo-français refusèrent de l'adopter. De sorte qu'après une dépense de près d'un million sterling le railway n'est que commencé, les coûteux matériaux entassés pour le construire restent inutiles et l'Egypte n'a pas sur le Soudan plus d'influence que n'en possédait l'Egypte antique.

La cavalerie française en 1885 et la « Revue de cavalerie ».

Nous ne pouvons mieux faire connaître la nouvelle publication annoncée ci-dessus et par quelques lignes de notre dernier numéro[1], qu'en reproduisant les intéressantes pages ci-après par lesquelles elle entre en matière :

[1] Voir page 4 de la couverture de la *Revue militaire suisse* du 15 avril.